

De leur côté les assaillants, furieux d'être si longtemps tenus en échec par une poignée d'hommes, se ruèrent avec une rage folle contre les dévoués défenseurs du roi.

Mais si puissantes que soient les forces humaines, elles ont des limites qu'elles ne sauraient impunément dépasser.

L'escorte ne pliait pas, elle mourrait.

Quelques minutes encore et le dernier défenseur du roi serait tombé.

Louis XIII conservait toujours le même calme ; de Luynes comprenait que c'était surtout à lui qu'on en voulait ; il marmotait sans même s'en douter, des brides de pétonnettes, et se recommandait mentalement à tous les saints du paradis. Armand Duplessis de Richelieu, plus calme même que le roi, souriait méchamment dans sa moustache.

Lui aussi, sans doute, et peut-être mieux que personne, il savait à quoi s'en tenir sur cette échauffourée et les conséquences qu'elle pouvait avoir, en cas de réussite de ses auteurs.

Tout à coup un roulement sourd, semblable au grondement d'un tonnerre lointain, mais qui se rapprochait avec une rapidité foudroyante, se fit entendre au loin.

— Voilà nos gens ! dit le roi.

— Hélas ! il est trop tard, murmura de Luynes.

— Il n'est jamais trop tard, répondit M. de Richelieu, lorsqu'on est résolu à vaincre ou à mourir !

— Merci, monsieur l'évêque de Luçon, reprit le roi avec intention ; vous étiez bien renseigné ; l'affaire en effet était sérieuse.

— Sire, si la passion toute sigulière que j'éprouve pour Votre Majesté ne suffisait pas pour récompenser les humbles services qu'en cette circonstance j'ai été assez heureux pour lui rendre, ce remerciement de la bouche du roi, que j'aime plus que tout au monde, serait déjà pour moi une marque éclatante de sa bonté et de sa justice.

— Je vous le dis maintenant, monsieur l'évêque de Luçon, j'ai voulu juger par moi-même de la portée de cette affaire ; à présent que j'ai vu, je vous le répète, je vous remercie. Je garderai bon souvenir de ce service.

Armand de Richelieu était trop fin courtisan et trop habile diplomate pour insister.

Il s'inclina respectueusement devant le roi, en jetant à la dérobée sur le duc de Luynes, dont la mine était plus déconfite que jamais, un regard qui aurait donné fort à penser à celui-ci, s'il avait pu le surprendre.

Pendant que ces quelques paroles s'échangeaient dans le carrosse entre le roi et ses deux ministres, car il est permis presque de donner ce titre à l'évêque de Luçon, dont l'influence était grande et continuait à grandir tous les jours, les choses avaient changé.

C'était maintenant les assaillants qui se trouvaient enveloppés, pris entre deux feux et obligés de faire face à des forces quatre ou cinq fois plus considérables que les leurs.

Tandis que Bassompierre, à la tête de deux régiments suisses, gravissait au pas de charge la rampe du Point-du-Jour, une compagnie des mousquetaires du roi, commandée par M. de Tréville, un escadron de pistoliers à la tête duquel se trouvait le comte de Thémines et un escadron de Cheval-légers conduits par le comte de Chevreuse, chargeaient avec fureur les assaillants.

Des deux côtés on criait : Vive le roi !

Tel était le malheur des guerres civiles de cette époque ; c'était au nom du roi qu'avaient lieu toutes les rébellions tentées par les grands vassaux.

Mais les insurgés ne se déconcertaient pas. Ils faisaient bravement face à leurs ennemis de tous les côtés à la fois sans reculer d'un pouce.

Richelieu avec son adresse cauteleuse et son coup d'œil d'aigle faisait remarquer au roi avec quel ensemble admirable, quel imperturbable sang-froid combattaient tous ces hommes revêtus de costumes de paysans, qui, sans nul doute, devaient être tous de vieux soldats des guerres civiles.

— Ah ! « Besthein ! Besthein ! » cria le roi à Bassompierre frappe fort sur ces drôles, mon ami, ne les épargne pas !

— Je ne m'y épargne pas, comme vous voyez, sire, répondit Bassompierre ; il leur en cuira de s'être attaqués à Votre Majesté. En avant ! vous autres, en avant !

La mêlée devenait de plus en plus terrible. Les deux partis combattaient avec un acharnement sans exemple.

On remarqua alors pour la première fois un fait assez singulier.

Parmi les cavaliers mêlés aux insurgés, huit d'entre eux, les chefs sans doute, étaient masqués.

Sur l'ordre du roi, c'était surtout contre eux que les coups étaient dirigés.

Mais ces cavaliers, bien qu'ils fissent leur devoir en intrépides soldats, n'avaient garde de se laisser approcher. Tous ceux qui se hasardaient à portée de leurs bras en sentaient aussitôt la pesanteur, et ils se hâtaient d'aller rechercher de moins redoutables adversaires.

Mais, malgré le courage réellement héroïque déployé par les insurgés, ils avaient en face des forces trop considérables pour qu'il leur fût possible d'espérer de soutenir longtemps encore la lutte qu'ils avaient si témérairement engagée.

Sur un cri poussé, on ne sait par qui, ils exécutèrent un mouvement imprévu, et, avec une rapidité extraordinaire, ils se réunirent en un groupe compact, hérissé de mousquets de toutes parts, et dont les cavaliers, se divisant en deux troupes, formèrent les ailes.

Alors ces paysans commencèrent leur retraite, pas à pas, froidement, faisant un feu continu et bien dirigé, tandis que leurs cavaliers poussaient des charges désespérées jusqu'au milieu des escadrons royaux.

C'était un beau et terrible spectacle que celui que présentaient ces hommes, qui, se sachant perdus, continuaient cependant froidement à combattre, et, au lieu d'implorer la merci de leurs adversaires, ou d'essayer de leur échapper en se débandant et en prenant la fuite, continuaient, au contraire, à leur faire bravement face.

Le roi lui-même ne pouvait, malgré lui, s'empêcher de les admirer.

— Mordieu, murmurait-il, voilà, sur ma foi, de rudes compagnons !

— N'est-ce pas, Sire ? répondit doucement Richelieu, et dont les mesures étaient adroitement prises.

Toujours reculant, et tenant malgré des efforts inouïs leurs ennemis en respect, les insurgés étaient parvenus à atteindre le cabaret de maître Goguelu.

Là ils firent résolument halte, et, tandis qu'une partie d'entre eux occupait les fenêtres de l'auberge et commençait un feu meurtrier contre les troupes du roi, les cavaliers envahissaient le jardin, franchissaient les haies et s'élançaient à toute bride dans la campagne, où ils s'éparpillaient dans toutes les directions.

Seul, un petit groupe de huit cavaliers ne se débanda pas,